

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	29 (1891)
Heft:	17
Artikel:	Le chat : celui de la mère Michel. - Proverbes. - Le chat chez les Turcs. - Un hôpital pour les chats. - Le chat, comme musicien. - Comme astronome et météorologue. - Ruse d'une chatte amoureuse. - Le chat dans l'arche de Noé
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-192311

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rels témoignent leur affection en jetant avec la main de l'eau sur la tête des gens qu'ils saluent. Et voyez les déviations que subissent les coutumes en passant d'une peuplade à l'autre : chez nous, vider un pot d'eau sur la tête de son voisin a cessé d'exprimer la plus tendre amitié.

» Les Indiens du Texas s'abordent en se soufflant mutuellement dans les oreilles. Cet usage ne saurait être comparé avec l'habitude que nous avons quelquefois de nous faire souffler dans l'œil par un ami, les jours de grand vent, sur une route poussiéreuse. Quant à la poignée de mains, elle s'explique aisément : elle exprime l'union. Chez les peuples qui veulent des amitiés étroites et solides, comme dans le Niam-Niam ou chez les Yankees, la poignée de mains doit être vigoureuse et faire craquer les os des doigts ; autrement, elle dénoncerait une tiédeur d'affection qui chagrinerait l'ami. Deux vrais bons camarades, après le *shake hand*, doivent porter quatre jours le poignet en écharpe. Le foulure est le touchant et glorieux témoignage de la sympathie.

» Le Chinois, au lieu de joindre sa main à la vôtre, joint les deux siennes, et s'incline en disant : « Chin-chin ! » Les Chinois sont une race défiant et égoïste.

» L'Arabe touche votre main avec deux doigts qu'il porte ensuite à son cœur et à ses lèvres. Quand il veut compléter sa manifestation sympathique, il embrasse son ami sur les lèvres, et quand l'ami est une jolie femme, l'Arabe ne s'ennuie pas.

» Dans le Siam, quand un étranger se présente, l'hôte envoie d'abord un des siens renifler le nouvel arrivant, et s'il ne sent pas mauvais, il peut approcher. Ces sauvages ont quelquefois des délicatesses de petites femmes. Chez de nombreuses tribus, ils se frottent nez à nez, à ce point que les nègres ont toujours le nez camus.

» Le salut galant, auprès des dames, consiste à leur prendre la main, à la renifler, puis à la frotter énergiquement contre son appendice nasal pour témoigner sa joie. Aux îles Carolines, on prend le pied de la personne à saluer, et on s'en frotte vigoureusement tout le visage, comme un vulgaire lécheur de bottes. Ce salut n'est ni digne, ni convenable. »

Le chat.

Celui de la mère Michel. — Proverbes. — Le chat chez les Turcs. — Un hôpital pour les chats. — Le chat, comme musicien. — Comme astronome et météorologue. — Ruse d'une chatte amoureuse. — Le chat dans l'arche de Noé.

Vous riez sans doute, chers lecteurs, à la vue de ce titre, et vous vous demandez ce que le *Conteur* va vous dire sur

la mère Michel, sur le chat qu'elle a perdu, et qui a donné lieu à la ballade populaire que vous connaissez.

Et cependant vous ne savez pas qui est la mère Michel ; vous ne savez pas davantage ce qui est arrivé à son pauvre chat ; vous ne savez pas, en un mot, pourquoi vous chantez :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fenêtre qui est c' qui lui rendra.

L'compère Lustucru lui a répondu :

« Allez mér' Michel vot' chat n'est pas perdu. »

C'est la mér' Michel qui lui a demandé :

« Mon chat n'est pas perdu ! vous l'avez donc [trouvé !]

L'compère Lustucru lui a répondu :

« Donnez un récompenc' il vous sera rendu. »

Et la mér' Michel dit : « C'est décidé !

Pour mon chat rendu vous aurez un baiser. »

L'compère Lustucru, qui n'a point voulu,

Lui dit : « Pour un lapin votr' chat est vendu. »

Il est vrai que ces couplets ne vous apprennent pas grand chose ; mais voici de l'histoire :

C'était au temps de Louis XV. Une comtesse traversant Paris, fit tout à coup arrêter son carrosse à la vue d'un pauvre chat, tout effrayé, et trainant après lui une casserole attachée à la queue par de méchants gamins. La mère Michel survint, et, prenant parti pour l'animal ainsi traqué par les petits bourgeois qui le poursuivaient avec acharnement, dispersa ceux-ci à coups de manche à balai.

La comtesse baptisa immédiatement ce chat Moumouth, nom composé de deux mots hébreux qui signifient : *sauvé de la casserole* ; puis elle le confia aux bons soins de la mère Michel, qui reçut pour cela 1,500 francs de pension tant que le chat vécut.

La mort de Moumouth, qui priva brusquement la mère Michel de sa pension de 1,500 francs, fut pour la pauvre femme un coup très sensible. On trouva là le sujet d'une complainte dont nous venons de donner quelques couplets, et qui eut de nombreuses variantes. Le père Lustucru et autres ne représentent autre chose que des voisins jaloux de la mère Michel si bien rentée pour servir un chat.

Le chat a donné lieu à d'innombrables proverbes :

Ecrire, griffonner comme un chat. Ecrire d'une manière illisible.

C'est le chat. Explication ironique par laquelle on feint de justifier une réponse négative à laquelle on ne croit pas : *Ce n'est pas moi, je vous l'assure.* — *Non, c'est le chat.*

Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Chose sans importance, sans gravité.

Passer sur quelque chose comme chat sur braise. Glisser rapidement sur un fait duquel on veut écarter l'attention.

Jeter sa langue au chat. Avouer que l'on

ne saurait deviner ; se reconnaître confondu.

Emporter le chat. Sortir d'un lieu sans dire adieu à personne ; et aussi déménager complètement, ne laisser pas même un chat dans son logement.

Chat échaudé craint l'eau froide. On redoute même la fausse apparence du mal qu'on a ressenti une fois. Un chat qui a été aspergé d'eau chaude, a la même frayeur quand on lui jette de l'eau froide.

A bon chat, bon rat. Se dit quand celui qui attaque trouve quelqu'un capable de l'i résister.

Les Turcs considèrent le chat comme un animal pur ; ils l'admettent et le choisissent dans leurs maisons, tandis qu'ils en proscripent le chien, animal impur. — Il existe au Caire un hôpital créé spécialement pour les chats, où l'on recueille tous ceux qui sont malades ou sans asile. Un voyageur raconte avoir vu plus d'une fois les fenêtres encombrées d'hommes et de femmes qui leur donnaient à manger à travers les barreaux.

Deux savants, Grew et Le Clerc, ont dit : « Les chats sont très avantageusement organisés pour la musique, et sont capables de donner diverses modulations à leur voix, témoignage leurs concerts nocturnes sur les toits. Aucune nuance ne leur est inconnue, depuis le ronron en pédale jusqu'au *fortissimo* le plus aigu, en passant par toutes les transitions notées sur la musique des maîtres. Il est probable que ces dissonances qui nous agacent sont de réelles beautés, qui, faute d'une intelligence suffisamment développée, nous échappent. Peut-être est-ce la musique de l'avenir. Les arts ne sont-ils pas sujets à de grandes révolutions ?... L'organisation musicale du chat persiste jusqu'à près sa mort. N'est-ce pas avec les boyaux d'i chat qu'on fabrique les meilleures enanterelles, ces cordes à violon sonores entre toutes. »

Le chat est astronome et météorologue. La patte qu'il contourne et promène avec tant de grâce sur sa tête est un signe certain d'un prochain changement dans l'état de l'atmosphère : s'il fait beau, attendez-vous au mauvais temps ; si pleut, espérez le soleil et le ciel pur. Le froid s'apprête-t-il à sévir, le vent doit-il bientôt souffler avec violence, le chat couche son poil aussi près que possible de la peau, comme pour concentrer en lui la chaleur et ôter toute prise ? le vent. Enfin la chaleur menace-t-elle de devenir intense, le chat dresse et hérissé son poil pour faciliter le rayonnement de la chaleur du corps, la déperdition de vapeur et l'équilibration de sa température animale. Le chat se donne

de la fraîcheur; c'est l'être logique par excellence.

Une chatte avait un rendez-vous avec un chat qu'elle aimait d'amour tendre. Chatte ne parlait pas, chat ne répondait rien, mais les coeurs battaient à l'unisson, et tous deux se comprenaient. Tout à coup, une souris paraît d'aventure; le chat court après elle, la saisit, la happe, et, tout en la croquant, oublie sa dulcineée. Celle-ci, piquée dans son amour propre, se promit bien que pareil affront ne lui arriverait plus. Chaque fois qu'elle se retrouva en tête à tête avec son amant, elle poussa de grands cris pour effrayer les souris et les empêcher de venir troubler ses amours.

Voici, pour terminer, une légende indienne sur la véritable origine du chat: « Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'arche, étonnés du mouvement de la barque et de leur nouvelle demeure, ils restèrent chacun dans leur ménage sans trop s'informer de ce qui se passait chez leurs voisins. Le singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire: il alla faire quelques agaceries à une jeune lionne du voisinage. Cel exemple, immédiatement suivi, répandit dans l'arche un esprit de coquetterie que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit dès lors, dans différentes espèces, des infidélités qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors. Et ce fut des amours du singe et de la lionne que naquirent un chat et une chatte. »

Quoiqu'il en soit de cette origine, il est certain que si le chat a quelques-unes des qualités du singe, il a beaucoup de celles du lion, le chat d'Europe surtout.

L'évéquo et l'incurorâ.

On évéquo, que fasai onna verià pè lo pâys po férè sè vesitès, arrevè on dzo dein on veladzo iô l'est reçu pè l'incurorâ que l'invitè à dinâ et que sè fâ on grand plisi dè férè préparâ on bon fricot po bin regalâ Monseigneu.

Quand furont à trablia et que l'euront coumeinci à medzi, l'évéquo trovâ que l'incurorâ arâi pu sé passâ dè dinsè tot mettrè pè lè z'écouallès et lâi fe dâi reprouzo, mâ ein ami; lo bramâ tot balameint ein lâi deseint que tot cein étai pi trâo bon, et qu'on simplio petit repé, l'étai tot cein qu'ein faillâi.

— Monseigneu? fe l'incurorâ, ne volleint pas allâ ein einfai po cein!

— Na, répond l'évéquo, mâ ne porriâ bin férè cauquîs vouarbès dè plie ào pourgatâire.

Lè révo.

Lè dzeins qu'ont dè l'esprit et que sâvont bin menâ lo mor, pâvont derè

dâi z'afférès que font rirè lè dzeins et mémameint clliâo à quoi lo diont, quand bin clliâo z'afférès que diont pâvont êtrè dâi z'insurtès, et que s'on lè desai autrameint, lè dzeins sè fottron de 'na colére dâo diablio.

Ditès-vâi à ne n'hommo : piâoliâo!

Se n'est pas nantset, vo répondrà pè on pétâ su la frimousse, ào bin vo traîterâ pe bas que terra.

Eh bin, ora, attiutâdè coumeint on hommo, fin greliet, a de lo mémo afférè à ne n'autro.

C'étai tandi l'hivai. L'étiont 'na demidozanna acheta devant la chauffe-panse dâo saclio, et dévezavont dâi révo.

— L'est portant tiurieu, se fe ion dè leu, on hommo hiaut placi, à quiet on va sondzi tandi qu'on doo; soveint à dâi z'afférès qu'on ne sâ pas dein lo mondo cein que pâo lâi vo férè peinsâ. Emaginâ-vo vâi que hier à né y'révâ après dâi piâo!

— Eh bin, respond ne n'autro, on foo rebrigueu, lâi a portant adé onna réson, et l'arrevè bin soveint qu'on révè tandi lo né à cein que vo z'a trottâ pè la tête tandi lo dza.

CHEZ MA FEMME

PAR GEORGES FATH.

III

— J'étais bien certaine que Monsieur serait assez bon pour nous excuser, dit Delphine, en reprenant toute sa sérénité.

L'amertume du poisson n'était pas tolérable.

— Pélagie, dit brusquement Henri, vous avez oublié de mettre du vin sur la table.

— Oh! mille fois pardon, Monsieur, dit Delphine, nous sommes tellement occupés des enfants...

— Comment donc, Madame, c'est si naturel...

— Que ce pauvre Max aurait plutôt étouffé que de demander à boire, reprit Henri.

Une copieuse fricassée de poulet fit bientôt son apparition.

La variété du talent de Pélagie se montrait là dans tout son éclat, car si elle avait brûlé le premier mets, il était incontestable qu'elle avait noyé le second.

La délicatesse de Max était dès lors menacée de subir une nouvelle épreuve; par bonheur, Edouard et Paul négligeaient en ce moment le pain pour le poulet et maculaient de sauce les manches de leurs vêtements. Henri profita de l'incident pour faire une diversion et finir d'une manière détournée le supplice de son ami.

— Ma chère Delphine, reprit-il, vous ne mettez qu'une serviette aux enfants, moi je crois qu'il serait prudent de leur en rouler deux autres autour des bras. Voyez un peu ce qu'il font de leurs manches!

— Oh! les petits sans-soin! s'écria Delphine pour complaire à son mari.

— Propres avec une serviette eût été un progrès; mais il n'y faut pas songer, reprit Henri en hochant la tête.

— Après tout, les enfant ne sauraient se conduire exactement comme les grandes

personnes, répliqua Delphine d'un ton bref.

— Du moment qu'une simple observation vous froisse...

— Du tout! mais vous êtes toujours prêt à les blâmer...

— Ai-je rien dit d'injuste, mon cher Max? Je t'en fais juge.

— Prends garde! si tu me choisis pour arbitre, c'est à Madame que je donnerai raison.

— Je me tais, répondit gravement Henri.

— Et vous faites bien, mauvais père, répliqua Delphine en riant.

— Mauvais père! je ne l'invente pas, mon cher Max. Tu te plains un jour d'être assourdi par le bruit que font tes enfants, on te traite de mauvais père. Ta maison est pleine de polichinelles, de sabres, de trompettes, de toupies de France et d'Allemagne, de moutons bêlants, de violons, de tambours de Basque, de petites locomotives, de grandes ménageries, de guignols, de ballons, de jeux de quilles, d'oiseaux, de chiens, de chats, etc.; tu rentres exténué, pas un siège où t'asseoir; tu patientes, tu cherches inutilement le moyen de tourner la difficulté; enfin de guerre lasse tu renverses un fauteuil encombré pour y prendre place: on t'appelle encore mauvais père! Un autre jour tu surprends tes gamins en train de maculer un album de gravures précieuses, tu le tires de leurs mains pour le replacer dans ta bibliothèque; il se mettent à crier... Te voilà encore un mauvais père etc.

Enfin, si je l'énumérais les mille et un cas où un homme qui se croit le cœur bien placé est sur le point de devenir un mauvais père, tu comprendrais immédiatement qu'on peut espérer devenir millionnaire, ministre, sénateur ou shah de Perse, mais jamais un père irréprochable.

— Parlez pour vous, méchant homme, répondit Delphine, en riant malgré elle des exagérations de son mari.

— Diable! dit tout à coup Henri en consultant sa montre, déjà sept heures! et les deux stalles que tu as été retenir à l'Opéra!

— Les deux stalles?... répondit Max comme s'il tombait de la lune.

— Le charme de notre intimité lui a fait perdre la mémoire, reprit Henri qui poussa sournoisement le genou de son ami.

— Mes deux stalles d'Opéra! ah! j'y suis, j'avoue que je les avais oubliées, répondit Max en souriant à Delphine.

— Allons, beau galantin, il faut nous mettre en route, dit Henri.

— Comment, mon ami, vous voulez emmener Monsieur, même avant le dessert!...

— Il s'en privera pour une fois.

— Vous avez une singulière façon de faire les honneurs de chez vous, répliqua Mme Leroy un peu scandalisée.

— Ma chère amie, Max déteste les honneurs, et je suis certain qu'il ne nous pardonnerait pas de lui faire manquer un spectacle.

— C'est trop dire, mon cher, reprit le jeune homme; seulement j'y ai donné rendez-vous à un de mes parents qui quitte Paris demain.

— S'il en est ainsi, Monsieur, je serais désolée d'insister davantage.

Les deux amis prirent congé avec des nuances différentes: le jeune homme en prodiguant des paroles de remerciements